

Live
it
LUCKY

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Liv et Lucky / Chantale D'Amours

Nom : D'Amours, Chantale, 1982- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250033895 | ISBN 9782898670428

Classification : LCC PS8607.A544 L58 2025 | CDD jC843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Freepik / Illustration partiellement créée
à l'aide de l'imagerie générative

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHANTALE D'AMOURS

Live
et
LUCKY



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Un été aux îles, 2024

Second souffle, 2022

Un été dans la jungle, 2022

Un été au zoo, 2021

Julianne et Jazz

1. *En piste!*, 2019

2. *À toute allure*, 2020

3. *Le galop de la victoire*, 2020

Hors série : *Mission Noël*, 2022



Chantale D'Amours auteure



chantale.damours.auteure



chantaledamoursauteure



chantaledamours.com

La persévérance a bien meilleur goût!

Trenton, New Jersey, mi-mars

— Tu crois que ça va aller ?

Encore allongée dans mon lit, je tourne la tête vers ma mère qui passe la bandoulière de son sac à main sur son épaule. Ses yeux légèrement bridés mi-asiatiques, mi-caucasiens me sondent à travers la pénombre de ma chambre.

— Si pour toi «ça va aller», commencé-je en mimant des guillemets avec mes doigts, signifie avoir le cœur en miettes, la gorge constamment nouée et la hargne au ventre, alors oui, «ça va aller»...

Ce n'est certainement pas la réponse que ma mère souhaitait entendre, parce qu'elle pousse un soupir d'impuissance en appuyant son épaule sur le cadre de la porte.

— Livi... Je te l'ai déjà dit, je peux rester avec toi si tu préfères, c'est juste que je...

— C'est bon, *mom*, va travailler..., me résigné-je en tâchant d'être convaincante. Va bien falloir que j'apprenne à me débrouiller seule un jour ou l'autre. J'ai quinze ans, pas cinq.

Un sourire compatissant naît au coin de ses lèvres tandis qu'elle me couve d'un regard bienveillant.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi et je reviendrai dès que je le peux, OK? Et n'oublie pas de prendre tes médicaments en déjeunant.

— Oui, oui, t'inquiète, marmonné-je en retenant un soupir exaspéré alors que ma mère dépose un baiser sur mon front.

— On se revoit ce soir. Bye, ma chérie.

— Bye..., lancé-je plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

Lorsque j'entends la porte d'entrée se refermer, je pousse un profond soupir de soulagement mélangé à un grognement agacé. *God* que j'en ai assez de me faire dire quoi faire! J'ai l'impression qu'on ne fait que ça depuis des semaines. «Prends tes médicaments, fais tes exercices de physio, couche-toi tôt, reste active pour renforcer tes muscles, mange comme il faut...» Bla, bla, bla... Ça commence à devenir lourd! Tout compte fait, peut-être que de rester seule quelques heures va me faire le plus grand bien, qui sait?

Le problème, c'est que je n'ai aucune idée de ce que je pourrais faire aujourd'hui pour passer le temps... Il y a seulement deux semaines que je suis de retour de l'hôpital et j'ai déjà fait le tour de Netflix. Regarder la télévision est devenu pour moi la plus grande partie de

ma vie. J'ai l'impression de n'être bonne qu'à ça, me laisser choir sur le canapé, attraper la télécommande et passer des heures à voir les épisodes se succéder.

Soudain, la porte grince et Gustave apparaît en gambadant dans ma chambre avec une petite balle dans sa gueule. Il doit se dresser sur ses courtes pattes arrière de teckel pour déposer le jouet sur ma couette avant de s'asseoir patiemment à côté du lit en battant de la queue d'un air joyeux.

— Salut, beau bébé... On va passer la journée ensemble, tu le savais? demandé-je à mon chien saucisse brun et noir en m'emparant de la balle pour la lancer contre le mur afin qu'elle me revienne aussitôt.

Je joue un moment ainsi pendant que Gustave m'observe avec ses grands yeux noirs, restant aux aguets, pour ne pas manquer l'occasion rêvée de sauter sur le jouet.

Je pense à ma façon d'agir avec ma mère tout à l'heure et je me sens coupable. J'ai l'impression d'être continuellement en rogne contre tout le monde, je ne me reconnais plus. C'est si difficile d'accepter tout ce qui m'arrive... Si on m'avait dit que j'allais devoir finir le reste de mes jours unijambiste, je ne l'aurais jamais cru. J'avais beaucoup trop besoin de mes deux jambes pour que ce genre de handicap m'arrive. Je monte à cheval depuis que je ne fais plus pipi au lit et je participe à des concours équestres depuis presque aussi longtemps, alors il était inconcevable que je termine

ma vie avec une seule jambe. Les Jeux olympiques m'attendaient dans un futur rapproché. Si bien que mon père me surnommait «ma championne». C'était mon rêve et j'étais en voie d'y arriver, je n'avais besoin que de quelques années supplémentaires pour atteindre mes dix-huit ans – âge minimal pour participer aux jeux équestres olympiques. En attendant, l'an prochain, je prévoyais concourir aux Jeux panaméricains. Et puis, BAM! Tout est parti en fumée à cause d'un stupide accident équestre. Adieu les rêves. Adieu les compétitions et l'équitation...

Ma mère a beau essayer de me convaincre qu'il m'est possible de monter à nouveau malgré mon handicap, je continue de croire que ma carrière de cavalière a pris fin dès le moment où le chirurgien a décidé de m'amputer la jambe. Équitation et handicap, c'est non compatible. Je ne pourrai jamais atteindre de nouveau le niveau de compétence que je possédais avant de tomber de cheval...

Soupirant un bon coup, j'échappe la balle qui me revient, faisant bondir Gustave qui se jette sur le jouet comme le ferait un lynx sur sa proie. Mâchouillant sa prise, il regagne sa place près de mon lit en trotinant gaiement.

Qu'est-ce que j'aimerais avoir l'esprit aussi léger que le sien!

Si seulement les médecins avaient réussi à reconstruire ma jambe... Quand je suis arrivée à l'urgence,

il y a plus d'un mois, on m'a annoncé que je devais monter immédiatement au bloc opératoire. Mon tibia était effrité en mille morceaux et mes vaisseaux sanguins étaient complètement bousillés. J'avais perdu énormément de sang. C'est grâce à mon père si je ne suis pas morte d'une hémorragie en attendant les secours. Avec sa ceinture, il a fait un garrot pour stopper le sang en enserrant ma cuisse au-dessus de mon genou. Malheureusement, malgré les nombreuses opérations visant à reconstruire les os et les vaisseaux sanguins, les spécialistes, un mois plus tard, ont pris la décision d'amputer sous le genou. L'infection était devenue incontrôlable, et le mieux pour moi, c'était qu'on me coupe la jambe. Qu'on me retire une partie de moi. Qu'on m'arrache en un claquement de doigts toutes les compétences équestres que j'ai acquises durant les douze dernières années, soit les trois quarts de ma vie. Tout ça, parti en fumée... Comment suis-je censée accepter une chose pareille sans en vouloir à la terre entière ? Comment rester positive et croire que tout ira bien alors que TOUT NE VA PAS BIEN ?

C'est nul... tellement nul...

Le seul point positif, c'est que mes parents avaient pris soin de payer une bonne assurance-maladie parce que je pratiquais la compétition équestre de haut niveau. Sinon, considérant les coûts des soins hospitaliers aux États-Unis, on aurait vite connu de gros soucis financiers. Comme je grogne ma frustration, j'attrape mon téléphone et commence à surfer sur

les réseaux sociaux. C'est lundi, alors la plupart des photos qui apparaissent sur mon fil d'actualité sont celles de mes amies qui ont festoyé tout le week-end. Lindsay et Marian au American Dream, un grand parc aquatique couvert. Lindsay autour d'un feu. Marian au cinéma. Je ferme aussitôt mon téléphone avec l'impression d'avoir une boule d'émotion dans la gorge. Elles ne m'ont pas donné signe de vie depuis des jours. Aucun appel, aucun message, aucun *Snap*. Rien. *Nothing Nada*. À croire qu'elles m'ont oubliée. Que, pour elles, je n'existe plus. Et vu la vitesse à laquelle elles sont vite passées à autre chose, je n'ai peut-être même jamais vraiment existé pour elles...

Comme je bouge ma jambe gauche, un élanement au niveau de la cicatrice me prend de court.

— Oh merde, grimacé-je en m'asoyant pour masser délicatement le moignon. Je crois qu'il est temps d'avaler mes médicaments...

Toujours assis près du lit, Gustave s'excite de me voir remuer sur le matelas et se met à piétiner avec entrain devant moi.

— Oui, oui, Gus, un peu de patience. Je dois d'abord atteindre mes béquilles, dis-je en m'étirant de tout mon long pour mettre la main sur l'une d'elles.

Assise sur le bord de mon lit, je prends fermement appui sur l'instrument pour me lever, puis, comme je me donne un élan avec ma jambe valide, tout fout le camp! Je fous le camp... En une fraction de seconde,

ma béquille glisse sur un de mes t-shirts qui gisait par terre et je me retrouve allongée sur le sol, criant de douleur tandis que ma jambe heurte une chaise dans ma chute. D'instinct, je porte une main protectrice sur mon bandage compressif qui entoure mon moignon douloureux et me mets à pleurer dans une longue secousse vulnérable.

— J'en ai assez, murmuré-je de façon inintelligible avant de sentir mon cœur être envahi par un tsunami de frustrations. J'EN AI ASSEEEEEZ!

Folle de rage, j'attrape ma béquille et la propulse contre le mur de ma chambre en poussant un cri de désespoir qui résonne jusqu'au tréfonds de mon âme...

2

Trenton, New Jersey, fin avril

Lorsque la cloche sonne enfin, j'enfouis mes bouquins et mon étui dans mon sac à dos avant d'enfiler les bretelles sur mes épaules. C'est mon physiothérapeute qui m'a conseillé de procéder de cette façon ; c'est plus facile pour moi de me déplacer avec mes béquilles en ayant les mains libres. Sinon, je serais incapable de trimballer moi-même le nécessaire pour mes cours. Et comme la partie manquante de mon corps semble effrayer mes amies – et la plupart des élèves de l'école d'ailleurs –, je préfère être indépendante.

Prudemment, je déambule dans les corridors en prenant soin de me faire toute petite pour éviter d'être dévisagée par les personnes que je croise et me dirige vers la sortie.

Je suis de retour en classe depuis déjà deux semaines et on continue tout de même de me lancer des regards remplis de dédain ou de pitié, je ne sais pas trop... Une trentaine de fois par jour, on me regarde de la tête aux pieds – ou plutôt, de la tête à ma jambe coupée –, comme si j'étais un extraterrestre venant d'une autre galaxie... C'est vexant. Très, très vexant... Encore

heureux que ma mère ait adapté mon jean pour éviter qu'un bout de tissu pendouille comme un pendule à chacun de mes pas... Ce serait encore plus gênant.

Heureusement pour les élèves qui me toisent, ma frustration contre la terre entière s'est estompée ces dernières semaines, alors je ne les fusille pas d'un regard meurtrier et je ne hurle pas après eux comme un chien enragé. Par contre, je me sens constamment déprimée et je dois souvent ravalier mes sanglots. Selon mon thérapeute, c'est normal. Ça fait partie du processus de guérison. Il compare souvent l'amputation à un deuil. À ce qu'il paraît, avant d'accepter ma situation, je dois passer par les mêmes étapes que si j'avais perdu un être cher. Et moi, le deuil, je connais bien. Mamie Youko nous a quittés il y a un an et demi et j'ai mis beaucoup de temps avant de me faire à l'idée qu'elle ne reviendrait plus... Et puisque ma mère n'a jamais connu son père, je n'ai jamais pu profiter de la présence d'un grand-père maternel. Quand mamie Youko est morte, c'est donc tout un pan de la famille qui a disparu avec elle et qu'on ne connaîtra jamais.

Je profite du fait qu'un élève accepte de me tenir la porte pour sortir. L'été approche à grands pas, alors le temps est de plus en plus clément. Les rayons du soleil caressent la peau de mon visage, une sensation si agréable que je ferme les yeux quelques secondes pour savourer le moment. C'est si bon !

Le pire – comme si le fait d'être handicapée n'était pas suffisant –, c'est que je dois en plus m'absenter

de l'école trois à cinq fois par semaine pour me rendre au centre de réadaptation. Ça ne m'aide pas du tout à passer inaperçue. Quand je ne sors pas au beau milieu d'un cours pour me rendre à mon rendez-vous, je dois rencontrer mes professeurs pour récupérer la matière que j'ai loupée. Je n'ai pas le choix d'avoir une bonne relation avec eux, sinon je vais couler mes cours et je serai forcée de redoubler mon année. Et ça, c'est un gros NON! Je préfère de loin avoir l'air de celle qui court après les profs plutôt que de perdre mon temps à revoir de la matière déjà enseignée.

— Salut, ma championne, m'accueille mon père tandis que je m'installe maladroitement sur le siège passager, sautillant sur une jambe pour ne pas perdre l'équilibre. Prête à commencer une nouvelle vie?

Championne... , me répété-je en moi-même, je n'en suis plus une depuis longtemps...

Néanmoins, je ne prends pas la peine de le corriger et ébauche un sourire indécis en ravalant une montée d'émotion inattendue.

— Ça me rend nerveuse plus qu'autre chose.

C'est aujourd'hui que Stephan, le prothésiste, installera la prothèse provisoire qui me permettra de me déplacer plus facilement en attendant que mon moignon désenfle complètement. Heureusement pour moi, ma chute d'il y a quelques semaines n'a pas retardé la guérison de mon membre coupé et l'enflure s'est suffisamment résorbée pour qu'on puisse amorcer

les essais. J'ai hâte et pas hâte en même temps. Je sais que cette prothèse facilitera sans doute mon quotidien, mais pour mes camarades de classe, ce ne sera qu'un sujet de conversation supplémentaire à aborder dans les couloirs... Je peux déjà les entendre commérer tout bas: «Tu as vu Livia Cooper? Elle a une jambe artificielle. C'est biz, hein? On dirait un robot.»

Je dois lutter pour retenir un soupir las. Vivement que l'école finisse et que cette torture s'arrête...

Sensible à mes appréhensions, mon père pose une main réconfortante sur ma cuisse avant de la tapoter doucement.

— Inutile de t'inquiéter avant le temps. Je suis sûr que tout va bien aller...

J'inspire un grand coup et expulse tout l'air de mes poumons en tournant la tête vers ma fenêtre pour regarder défiler le quartier résidentiel de Trenton. Discrètement, j'essuie la larme qui s'échoue sur ma joue droite en espérant intérieurement qu'il a raison...

Mon père, Ryan, est sans doute l'homme le plus positif que je connaisse. J'aimerais être comme lui. Enfin, je l'ai déjà été, mais c'était avant que toute ma vie bascule. Je garde tout de même espoir. Peut-être que, lorsque j'irai mieux, les ondes négatives finiront par me quitter. Quant à mon père, rien ne l'éteint complètement. Il garde le moral coûte que coûte. En plus, c'est le meilleur acupuncteur vétérinaire du New Jersey. Il est très réputé et les animaux l'adorent.

Il est un modèle pour moi. C'est toujours lui qui m'accompagne à mes séances de réadaptation, sa *vibe* m'aide à garder le cap.

Au centre de réadaptation, les employés me connaissent tous très bien. Ils m'accompagnent depuis que j'ai été opérée. Ils m'ont vue pleurer, me décourager, tomber, me relever, rire, crier. Bref, ils m'ont vue évoluer... Ils me saluent tous par mon prénom. Et j'aime ça. Je crois qu'il n'y a qu'avec eux que je me sens vraiment bien et acceptée, que je ne me sens pas jugée. C'est logique, ils côtoient des clients comme moi à longueur de journée...

Une fois dans le bureau de Stephan, je grimpe sur la table d'auscultation avec l'aide de mon père pour permettre au prothésiste de travailler plus aisément. Il installe délicatement un manchon en silicone sur mon moignon pour le protéger avant d'y glisser avec soin la prothèse tibiale faite de métal et de plastique. Je dois retenir une grimace en voyant le faux pied se dresser à son extrémité. C'est plutôt troublant.

Une fois la prothèse en place, je fronce les sourcils, surprise.

— Oh, c'est lourd!

— C'est une impression tout à fait normale, me rassure Stephan. Ces deux derniers mois, ton corps s'est habitué à l'absence de poids au bout de ta jambe. Tu vas vite t'habituer à cette nouvelle sensation. Tu veux essayer de te lever?

J'acquiesce, un peu craintive, et me lève avec l'aide du professionnel. Un drôle de sentiment – mélange d'espoir et d'appréhension – me submerge lorsque je me rends compte que je peux prendre appui sur mes deux jambes, sans l'assistance d'une béquille. Vais-je vraiment réussir à m'adapter à ce machin ?

— C'est bizarre, exprimé-je en regardant mes deux pieds chaussés de mes Converse, on dirait que j'ai enfilé une botte qui possède une semelle plateforme hyper haute et que son lacet a été serré comme celui d'un patin jusqu'à mon genou. C'est normal ?

Stephan sourit.

— Tu es très maligne. Tu réussis à mettre des mots sur des sensations que même les adultes n'arrivent pas à décrire. Tu t'y habitueras, tu verras. Maintenant, que dirais-tu de réapprendre à bouger ?

J'ai l'impression d'être de nouveau un bébé. Le professionnel me montre la bonne technique à adopter pour passer d'une position assise à debout, pour marcher sans trop de difficulté, pour monter et descendre les escaliers. Je dois me stabiliser à l'aide d'une canne, mais rapidement, je devrais pouvoir me débrouiller seule sans appui.

— C'est bien, m'encourage Stephan en observant ma démarche alors que j'effectue des exercices d'équilibre entre les barres parallèles sur lesquelles je peux me tenir. Fais-moi signe si tu ressens de la douleur.

— Ne lâche pas, championne, ajoute mon père. Tu vas vite progresser.

C'est difficile, très exigeant, et je sens la motivation me quitter peu à peu, cédant la place à la déception, au mépris et à l'envie d'abandonner. Mais grâce aux encouragements de Stephan et de mon père, je tiens bon. Je grogne, je force, je tremble de partout, mais je ne lâche pas.

Je rends visite à Stephan à plusieurs reprises dans les semaines qui suivent et, quand je connais une bonne journée, il m'arrive d'imaginer que je chevauche à nouveau. Mais la plupart du temps, cette vision est éphémère et tout à fait farfelue parce que je sais très bien que, par ma faute, mon cheval Orzo est à des années-lumière du New Jersey...

3

Trenton, New Jersey, mi-juin

— *Thank God*, dis-je en sortant de l'école d'une démarche claudicante avec ma jambe artificielle. L'école est enfin terminée!

Si j'en crois mes professeurs, seule une catastrophe majeure lors de mes derniers examens pourrait faire en sorte que je coule mon année. À moi la liberté! Je pourrai enfin respirer librement, me promener dans la cour arrière sans cacher ma prothèse sous un pantalon long et trop chaud pour la saison, et surtout sans risquer d'offusquer mes camarades de classe.

Maintenant que je me débrouille plutôt bien pour marcher sans l'aide d'une canne, mes parents n'ont plus besoin de venir me chercher à l'école. Mon indépendance me plaît. Par contre, le trajet en bus scolaire ne m'avait pas manqué. D'ailleurs, cet après-midi, Marian et Lindsay s'assoient juste devant moi. Le sourire aussi navré que faux que m'adresse Marian avant de me tourner le dos pour prendre place à côté de Lindsay me tord les tripes dans tous les sens. Il me rappelle qu'elles m'ont rejetée sans un regard en arrière... Je sais bien que ma nouvelle situation les met mal à l'aise et qu'elles m'évitent parce que c'est tout

simplement plus facile pour elles, mais la façon dont elles m'ont abandonnée au moment où j'avais le plus besoin d'elles me fait encore aussi mal qu'un coup de couteau au cœur.

Tâchant de contrôler mes émotions, je prends une grande inspiration en enfonçant mes écouteurs dans mes oreilles. D'un côté, ça me rend triste de les avoir perdues, de m'être retrouvée seule au moment de ma vie où j'avais le plus besoin de mes amies. De l'autre, ça me répugne de réaliser que j'ai côtoyé des personnes aussi superficielles qu'elles. C'est dégoûtant de rejeter quelqu'un juste parce qu'il s'est fait amputer...

Je pousse un long soupir, les yeux tournés vers la ville de Trenton, en écoutant un *hit* des années 1980 – mon père dit toujours que je ne suis pas née à la bonne époque – et, malgré moi, je revois en pensée le jour où toute ma vie a été chamboulée.

Je m'entraînais avec ma mère dans le manège intérieur. C'était une froide journée de janvier. J'étais en pleine préparation pour une compétition d'équitation super importante. J'étais fière de ce que j'avais accompli avec Orzo durant cet entraînement et j'étais confiante pour mon futur classement. Je visais l'or, évidemment, et je sentais que j'allais y arriver.

— Ça va être tout pour aujourd'hui, ma chérie, m'a lancé maman tandis qu'Orzo et moi revenions vers elle au pas. Je crois que ton cheval a besoin de repos.

C'est vrai qu'il avait bien travaillé, même si, dans son comportement, je sentais qu'il était un peu moins réceptif à mes commandes et un peu plus stressé. Cependant, mon père venait tout juste de se pointer au deuxième étage du loft qui offre une vue imprenable sur le manège intérieur et je souhaitais lui montrer nos prouesses des dernières heures.

— Attends, ai-je insisté. Juste un dernier tour et j'arrête.

Mon père s'est mis à applaudir en me lançant des encouragements, ce qui a poussé ma mère à tourner le regard vers lui. Un sourire est apparu sur ses lèvres tandis qu'amusée, elle secouait la tête.

— OK, s'est-elle résignée pour me faire plaisir. Mais ensuite on arrête. Orzo doit se reposer.

— Oui, oui! Promis, juré!

Le centre où je m'exerçais était renommé pour sa qualité et le manège intérieur était immense. Une série de treize obstacles y étaient installés pour me permettre de m'entraîner convenablement avant la compétition qui devait avoir lieu en Floride, trois semaines plus tard.

Toujours sur le dos d'Orzo, je lui ai ordonné d'adopter le trot enlevé, me soulevant en cadence avec mon cheval. Puis, le galop, avant de le diriger vers le premier obstacle. En équilibre sur mes étriers, rênes en mains, le buste légèrement incliné vers l'avant, le dos bien

droit, mon cheval et moi avons franchi l'oxer dans une harmonie impeccable, sans renverser la barre du haut. J'ai souri, ayant l'impression glorieuse de flotter sur un animal magique. Orzo était si agile qu'avec lui, j'aurais pu affronter n'importe quel obstacle. Il était puissant, doué et élégant.

Pour le reste, tout est encore flou... J'entends un hennissement, un cri, puis...

Je ferme les yeux, parcourue d'un frisson au souvenir du crac sonore qui résonne encore dans ma tête. Une sensation aussi terrifiante que douloureuse. La pire que j'ai eue dans toute ma vie.



Lorsque je descends du bus scolaire, je constate que les voitures de mes parents sont déjà à la maison. Gustave, qui m'attendait patiemment sur le gazon, vient à ma rencontre en sautillant de joie. Je range mes écouteurs dans leur étui.

— Viens là, beau bébé chien, dis-je en soulevant Gus, malgré le fait qu'il vient de fêter ses sept ans. Es-tu prêt à m'avoir dans tes pattes tout l'été? La torture scolaire est enfin terminée.

Je le porte dans mes bras comme je le ferais avec un nouveau-né, tout en lui caressant amoureuxment la bedaine. Ses grandes oreilles poilues ballottent à chacune de mes enjambées boitillantes.

Dès que j'entre dans la maison, j'entends mes parents discuter dans la cuisine.

— Voyons, Hana, as-tu seulement pensé à quel point ce serait difficile pour elle ?

Le timbre de voix inquiet de mon père pique ma curiosité. Faisant signe à Gustave de garder le silence en plaçant un doigt en travers de ma bouche, je dépose délicatement mon sac d'école dans l'entrée avant d'avancer à pas de loup vers la pièce voisine. Je prends soin de rester cachée derrière un mur. Ma mère pousse un long soupir de désespoir.

— Je sais, Ryan, mais... c'est une occasion en or. On rêve de posséder notre propre centre de réadaptation depuis des années. Imagine ce que serait notre vie si on pouvait soigner des chevaux ensemble, chez nous, dans nos propres installations.

Prudemment, j'étire un œil pour observer la scène mystérieuse.

— Je sais, je sais, l'interrompt mon père en se pinçant l'arête du nez, mais penses-y un peu... C'est déjà dur pour Livia de devoir tout réapprendre. Ça fait des mois qu'elle en bave, qu'elle se donne corps et âme lors de ses séances de réadaptation pour être capable de reprendre ses activités, on ne peut pas lui imposer un déménagement, en plus. Ce serait un...

— Un déménagement ? répété-je en sortant de ma cachette, le cœur battant d'incompréhension. Où voulez-vous déménager ?

Pris en flagrant délit, mes parents sursautent.

— Oh, tu es là, ma championne, lance mon père en passant nerveusement sa main dans ses épais cheveux noirs. Je... on... on ne déménage nulle part, ta mère et moi ne faisons que discuter.

Mal à l'aise, ma mère se tourne vers moi, le regard à la fois angoissé et rempli d'espoir.

— Il y a un centre de réadaptation pour chevaux à vendre en Californie et j'ai pensé que...

Elle s'interrompt, comme si, tout à coup, elle réalisait que c'était une idée beaucoup trop saugrenue pour être réalisable, puis pousse un soupir en secouant la tête.

— Non, laisse tomber...

Intriguée par la suite de ses pensées, je dépose Gustave sur le sol de céramique et m'avance en boitant légèrement.

— Continue... s'il te plaît...

Confuse, ma mère jette un regard à mon père, puis à moi. Je connais ce rêve auquel elle fait allusion, je l'ai entendue aborder ce sujet des centaines de fois depuis mon plus jeune âge. Elle aimerait tant posséder sa

propre entreprise et avoir la chance de travailler aux côtés de mon père ! En plus d'avoir été mon entraîneuse privée pendant des années, ma mère est également spécialiste en réadaptation équine.

Sans me lâcher des yeux, elle se racle la gorge avant de poursuivre :

— Eh bien, je... Étant donné que tu refuses de reprendre l'équitation et que je gardais l'héritage de mamie Youko pour payer les coûts liés à tes compétitions, je me suis dit que... que ton père et moi aurions pu l'acheter. Mais Ryan a raison, ce serait ridicule de t'imposer un déménagement en plus de tout ce que tu viens de vivre. On oublie ça, OK ?

À la fois touchée et reconnaissante que mes parents pensent à moi avant de m'imposer quoi que ce soit, je garde le silence quelques secondes pour réfléchir à toutes les informations qu'ils viennent de me transmettre. Puis, un sentiment inconfortable m'envahit malgré moi tandis qu'ils m'observent sans broncher.

La culpabilité... Je ne me sens pas à l'aise du tout avec leur façon de voir notre avenir. Et puis, la vérité, c'est que plus rien ne me retient à Trenton. Celles que je croyais être mes amies m'ont trahie et abandonnée. Orzo est pratiquement à l'autre bout du monde. Tous ceux qui ont connu l'ancienne Livi me regardent maintenant avec pitié. Alors, au fond, peut-être que déménager serait ma chance de repartir à zéro ?

— Je..., commencé-je avant de secouer lentement la tête en plissant le front. Non... Je ne veux pas être celle qui vous a empêchés de réaliser votre rêve...

— Ma chérie... Tu ne nous empêches pas de réaliser notre rêve.

— Mais oui, répliqué-je dans un chuchotement. Maman... papa..., vous parlez de ce centre depuis que je suis toute petite. C'est un projet que vous chérissez depuis tellement longtemps, ce serait égoïste de ma part de... Je veux dire... vous croyez que, si vous y renoncez, ma jambe va repousser comme par magie, peut-être? Bien sûr que non! Alors, foncez! À la base, cet argent était pour toi, maman. Pas pour moi. C'est toi qui as décidé de le mettre de côté pour que je puisse pratiquer mon sport. Pourtant, mamie Youko serait si fière de savoir que tu poursuis ton plus grand rêve.

— Mais... mais, balbutie mon père, les yeux luisants de larmes. Tu as ta vie ici. Ça ne t'embête pas de devoir déménager à des milliers de kilomètres du New Jersey?

Son commentaire me soutire une expiration rieuse et amère.

— Une vie? répété-je. Quelle vie? Toutes mes amies m'ont laissé tomber à partir du moment où on m'a collé l'étiquette d'unijambiste. Je n'ai plus que vous... et Gus, rectifié-je en entendant rebondir la balle que mon chien saucisse vient de lâcher à mes pieds. Je ne vous cacherai pas que je n'aime pas du tout l'idée de

devoir m'adapter à une nouvelle école, me faire de nouveaux amis, me familiariser avec les transports en commun, mais jamais, au grand jamais, je ne serai celle qui a mis un frein à vos projets. Alors... si vous tenez à ce centre, vous avez toute mon approbation!